

Sur les hauteurs du Collet de Dèze

Septembre 1702

Numa Bastide

Au milieu de tourments démoniaques, effroyables et absolument terrifiants, exsangues, livrées au massacre, condamnées aux peines les plus infamantes, les Cévennes se mouraient. Depuis la plus haute antiquité, réservoir de vie et de richesse, la montagne cévenole difficilement pénétrable avait vocation de terre de refuge sur le littoral méditerranéen, bien avant le delta du Rhône jusque très loin vers l'ouest après l'embouchure de l'Aude.

Et maintenant, en ce début du XVIII^e siècle, quadrillé par les militaires au pourpoint rouge, les dragons de Louis XIV, le refuge, livré à la soldatesque du despotique grand roi, n'était plus que violence, outrages et malédiction. Cet indicible espace de liberté sombrait dans la contrainte et l'horreur. Inexorablement, les Cévenols, livrés au désespoir, seuls face au pouvoir, aux « puissances légitimes », à l'intransigeance et aux abus d'une autorité qui ne supportait aucune opposition, étaient réduits peu à peu à en venir à la révolte ouverte.

Après le désespoir, l'insurrection

Pendant l'été 1702, le premier choc sonne brutalement le réveil de la montagne et le terrible enchaînement des représailles. Prévoyant sans doute la tragique exaspération de ces hommes, un prêtre catholique écrivait à son évêque : *« Le seul moyen de tenir le pays est de multiplier le nombre de soldats qui l'occupent, mais alors aussi on multiplie les révoltes, car les troupes régulières pillent et saccagent tout avec une cruauté horrible. Si tout cela dure, le désespoir sera le partage de tous les gens de la campagne, qui se voyant fouler de toute part se mettront avec ces malheureux. »*

Dans ce terrible contexte de dictature et de répression, les Cévenols allaient cependant faire face, et de la mort de l'abbé du Chayla jusqu'à celle du chef Rolland, durant les deux années les plus marquantes de l'insurrection armée, tenir

tête aux militaires de Louis XIV. Ces révoltés, plus connus maintenant sous le nom de camisards, quelques centaines de paysans en tout, mal armés au début mais entraînés par des chefs dont le bon sens et l'audace remplaçaient avantageusement la science militaire, allaient infliger de lourdes défaites à plus de 20 000 soldats de métier, commandés par de brillants états-majors.

Une troupe de « gueux »

Vers la mi-septembre 1702, tout à fait au début de cette révolte du peuple contre l'aveugle et stupide oppression du gouvernement royal, une troupe de « gueux » prise en main par le plus capable d'entre eux, chemine à travers la montagne dans la direction du Collet de Dèze. Peu nombreux, privés d'armement véritable, ils sont jeunes, sans expérience mais intrépides, pleins de fougue et résolus.

Le chef, un peu plus âgé, environ quarante ans, est un ancien soldat, possédant quelques bien vagues notions dans l'art de la guerre. Il se nomme Gédéon Laporte, est du pays, natif de Branoux. L'histoire le décrit comme un aventurier ayant souvent changé de métier ; il a été entre autre forgeron dans la région. D'assez grande taille, il est fortement charpenté, barbu et quelque peu hâbleur. Prestige d'ancien soldat, sa voix puissante et sa parole brève sont rarement discutées. Il est suivi et écouté parce qu'il est le chef choisi par toute la bande.

Au Collet-de-Dèze

Le bourg du Collet de Dèze, fief de la marquise de Portes, est doté à l'époque d'une petite garnison, commandée par le « capitaine » de Cabrières. Ruse attribuée à Gédéon, au hasard judicieusement utilisée, M. Cabrières et toute la garnison se sont éloignés pour aller surprendre dans la nuit un regroupement religieux à environ une lieue de distance, à un endroit appelé Coutel-Perdut. Un peu avant la nuit, la petite troupe de camisards fait irruption dans le bourg où la grande majorité de la population lui ménage un accueil des plus chaleureux. Il est à peu près certain que dans le local où est installé l'état-major de la garnison se trouvent des vivres, des habits et surtout un mini arsenal. Tout est pris.

Réconfortés, l'estomac par les vivres, le moral par l'armement, les « soldats » de Gédéon vont chercher dans le temple protestant un réconfort pour l'esprit. Le monument, l'un des rares encore intact, épargné parce que la marquise de Portes voulait le transformer en hôpital, voit dans ses murs se dérouler ce soir-là, une



photo Numa Bastide

Ruines de Champdomergue, côté attaque

importante cérémonie. Un culte protestant y est célébré avec la participation de presque tous les habitants du bourg.

La retraite sur la montagne

Tard dans la nuit, après avoir incendié l'intérieur de l'église catholique, peu avant le retour de la garnison revenant bredouille de son expédition nocturne, les maquisards se retirent sur la montagne. Difficile à accepter l'opération. Gédéon mobilise le pouvoir, et des courriers partent sur l'heure vers Alès. Dès le lendemain, un officier, le capitaine Poul, rallie la Vallée Longue, à la tête d'une centaine de soldats royaux, auxquels s'ajoutent les milices locales en renfort.

Le 14 septembre 1702, la troupe de Gédéon, campée sur un sommet escarpé, non loin du hameau de Pénens, voit monter vers elle les uniformes rouges des soldats du roi soleil. Gédéon a décidé de tester ses jeunes recrues. Le sommet où est stationnée la troupe des révoltés s'appelle Champdomergue. C'est un terroir assez dégagé, relativement plat, d'herbages ou de maigres cultures, que domine une bergerie presque sur la crête. Derrière le bâtiment, le versant de la montagne est en très forte pente, une abrupte déclivité plantée de châtaigniers, faisant face aux Abrits, petit hameau à mi-pente de l'autre côté du ruisseau, sur le versant opposé de la montagne.

Le chef a fait élever un petit muret, pierres et caillasse, pour protéger son avant-garde, les seuls hommes qui aient des fusils. Il a fait aussi entasser des fagots et des branchages, de loin en loin sur le terre-plein, pour faciliter le repli vers la bergerie. Il sait très bien qu'à un contre dix, et plus sans doute, il ne tiendra pas longtemps la position.

Il a choisi son point d'appui et l'organise de son mieux, il veut se rendre compte jusqu'où il peut aller. C'est un peu une sorte de bravade de sa part, mais l'histoire en retiendra que Champdomergue demeure le premier lieu où l'insurrection a fait face, s'est mesurée de front avec l'énorme puissance du pouvoir établi, colossal, rigide, intraitable.

Le capitaine Poul sentira à Champdomergue l'odeur de la poudre libre. Il est venu mater

une révolte, conquérir une terre indisciplinée et rebelle, il faut donc donner l'assaut à la « barricade ».

Toutefois, ici les pavés des rues sont avantageusement remplacés par les dalles en schiste de la montagne cévenole, et les « frondeurs » ne sont pas des courtisans.

Le combat de Champdomergue est peut-être une provocation contre l'intransigeance de l'autorité supérieure. Pour les Cévenols, c'est également une affirmation, une prise en compte de leurs possibilités. Accepter la bataille c'est déjà vaincre ou mourir !...

Et ils ont tenu les camisards..., ces paysans ! Ils ont tenu pendant quelques heures, avec un armement dérisoire, pour leur premier face à face contre des soldats aguerris, conduits par des officiers expérimentés qui n'ont pas peur d'en « découdre ». Cependant, petit à petit, les points de soutien cèdent les uns après les autres, la bergerie sera bientôt étroitement encerclée.

Gédéon ordonne la retraite et toute la bande plonge en catastrophe dans l'escarpement derrière la masure, glissant plus que marchant vers le ruisseau tout en bas, pour se disperser « la peur aux tripes » sur le versant des Abrits.

En découvrant les culs-terreux

C'est fini, elle est terminée la bataille de Champdomergue du 14 septembre 1702. Finalement, un tout petit accrochage qui passera presque inaperçu sur le plan militaire tant il y en aura d'autres.

L'histoire nous apprend qu'il y a eu trois tués dans la bande à Gédéon et dix-sept parmi les soldats des troupes régulières.

Champdomergue n'est pas une embuscade, ni un piège, la surprise n'a joué pour personne, ni au profit des assaillants, ni à celui des défenseurs du réduit. C'est un combat volontairement consenti par les plus faibles, les moins nombreux, les plus mal armés, des paysans qui ont eu l'audace de résister aux ordres du roi de France et aux soldats envoyés pour les mater. Des « gueux » qui n'ont pas pris la fuite à la vue des militaires organisés, mais qui se sont battus jusqu'à ce qu'ils reçoivent l'ordre de se replier.



photo Numa Bastide

Ruines de Champdomergue, côté retraite

Tout autant dans la hiérarchie protestante des villes du Midi que dans les évêchés catholiques, ce premier combat, qui ne fut pas une raclée administrée aux « gueux » avec le plat du sabre, donna la mesure des possibilités des culs-terreux de la montagne des Cévennes. Peut-être d'un côté comme de l'autre, ce fut la surprise.

À la réflexion, par-delà l'extraordinaire élan religieux soulevant ces hommes, plus d'un paisible bourgeois découvrit avec quelques inquiétudes qu'il serait sans doute tout de même bon de prendre quelques précautions avant de s'aventurer trop loin sur un chemin qui de toute apparence semblait bien être quelque peu périlleux.

Cependant rien n'était encore prêt, mais bien sûr, moins d'un siècle après le combat de Champdomergue, les grands de l'époque allaient s'apercevoir que le dit « chemin quelque peu périlleux » était en fait une large route toute droite, ouverte vers la liberté.

La mémoire de l'histoire

Depuis ce violent engagement du 14 septembre 1702, Champdomergue s'estompe dans un très sombre oubli. La forêt et les buissons ont maintenant tout envahi. Cependant, les ruines de la bergerie écroulée sont toujours là et on n'a aucune peine à situer les différents éléments qui déterminèrent le choix du lieu pour le chef des rebelles, attendant l'assaut des soldats du capitaine Poul, alors que trop faible et bien trop impuissant, il savait qu'il ne pourrait résister très longtemps. Il pouvait fuir sans attendre,

mais il voulut que sa petite troupe se mesure aux militaires de Louis XIV.

Un peu d'orgueil sans doute, mais certainement une nécessité pour prouver à l'autorité que les Cévenols étaient des hommes libres et non des esclaves, qu'il fallait tenir compte de leurs désirs et de leur volonté.

À peu de distance de la bergerie se trouve un endroit appelé : Le Plan des Tombes. La tradition orale y situe le cimetière où furent ensevelis les morts du combat, sans cependant qu'il soit possible de savoir s'il s'agit des camisards, ou des soldats royaux. Peut-être les uns et les autres réunis dans une même paix...

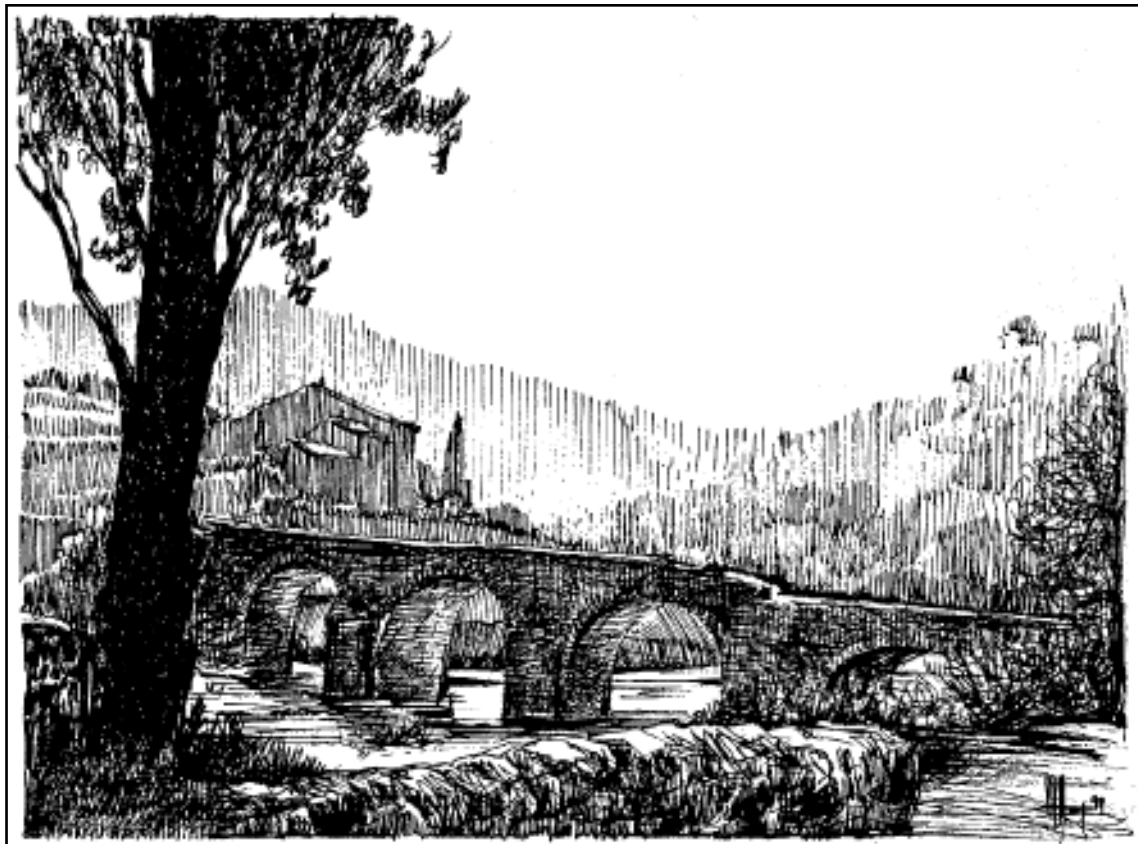
Les deux chefs ennemis ne survécurent pas longtemps à cette première prise de contact. Tous deux moururent au combat. Gédéon Laporte fut tué le 23 octobre 1702, au lieu-dit « Ronc del Pous », proche du hameau de Témélac, dans la Vallée Française.

Le capitaine Poul le suivit dans la mort, peu de temps après. Sa dernière heure sonna le 13 janvier 1703, au Val de Bane, à une courte distance de Nîmes.



Peut-être n'est-il pas tout à fait inutile de garder en mémoire le souvenir de cet intime accrochage sur un sommet perdu des montagnes des Cévennes, où le petit peuple de La Rancardè (le pays des rochers), se dressant sur sa terre, releva le défi du roi soleil, ses conseillers, sa police et ses soudards.

Sans doute est-ce quelque peu une préfiguration des événements qui, vers la fin du même siècle, allaient déterminer le peuple de France à élaborer et définir un certain nombre de principes dont l'ensemble allait constituer la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.



Pont des camisards, à Mialet. Dessin de Marc Auberlet